

**LA FEMME DANS LE VILLAGE**

**Témoignages sur la vie des femmes au début du siècle**



**Anathalie DEFOY et sa fille Paulette de Mazée vers 1943 (à gauche), ménagère, née en 1901**



« C'est moi la dernière de 14 enfants, je suis la plus jeune! »

### La lessive.

« On voit tout! Il y avait des femmes... je ne sais pas comment elles lavaient mais... C'est comme elle rinçait et comme elle tordait ses draps elle les déposait tels quels dans sa manne. Elle ne secouait pas son linge. Peut-être parce qu'elle avait peur qu'on voit qu'il était noir! Je l'aurais parfois bien aidée mais quand je voyais ça, j'en étais malade! Elle n'avait pas d'allure. "Qué moyé d'lavè ainsi!"(1) Sa mère n'était déjà pas propre, alors ... »

Une fois que nous avons été grands, ma mère n'a plus jamais lavé. Nous lavions notre linge nous-mêmes à la maison. On avait une machine en bois qu'on tournait à deux. Elle doit encore être au "Buc".

Il n'y a pas de lavoir ici, à Mazée, il y a des bacs où on allait rincer. A Gimnée il y avait un lavoir. On lessivait chez nous et on allait rincer dans les bacs. Il y en avait au "Buc", sur la place et au culot. en descendant par la grosse ferme seigneuriale. Je mettais mon linge dans une hotte où quand il y en avait trop, dans une brouette. C'était une sacrée charge! On n'avait pas vraiment un jour déterminé pour faire la lessive, on choisissait un jour qu'on

avait le temps et qu'il faisait à peu près bon. On y allait seule, parfois avec d'autres, ça dépendait comment on tombait. Il suffisait que tu arrives pour que les autres suivent. Parfois on terminait qu'il faisait bien noir. Il n'y avait pas l'éclairage. Il fallait se dépêcher avant que le noir arrive ou achever à la lampe à pétrole. Une fois, on était là, avec "matante" Marie, il est arrivé un orage... ni une, ni deux, on a abandonné "l'berwetée d'rap".(2) Oh! ce coup là, il "aveut tcheu des guerlons terripes".(3) Quand il "arriveut ène bonne pleuf tu plus bé filè râte et tout lèyi là".(4) On avait une planche et une brosse pour frotter les cols des chemises et les poignets. On avait de bons contacts entre nous. Evidemment, celle qui lavait mal n'était pas toujours bien vue mais enfin. Il est arrivé que je me retrouve seule, c'était bien, j'avais toute la place. Encore que, quand l'une ou l'autre était là, on savait "causè ène miette".(5) Quand on se retrouvait à plusieurs, il fallait attendre pour avoir un bac mais on s'aidait. On rinçait tous les linges : les culottes, les draps de lits, les serviettes, ... tout, et on les passait au bleu. On faisait des sucettes de bleu. Il y en avait qui aimait bien quand c'était fort bleu, moi, je n'aimais pas. Et puis il y a des tissus qui prenaient plus fort le bleu que d'autres. J'avais du linge bien blanc! Blanc, blanc! On faisait bouillir les draps dans une lessiveuse sur le poêle. A cette époque, on avait du savon : Vigor, Persil, Enco. On achetait des petits seaux de savon de 5 kilos, en galvanisé. C'était du savon gras qu'on prenait avec une petite pelle exprès. On avait aussi du savon de Marseille qu'on coupait en morceaux. En général, si la lessive avait bien bouilli, le linge était beau, mais il y en avait de celles qui en avaient des noirs! Parce que, une fois qu'on allait les rincer, là tu voyais tout.

Pour faire sécher, en hiver j'allais les pendre au grenier et en été, au jardin, sur des fils. L'hiver, à la maison, on tendait des cordes au-dessus du poêle pour pendre le linge courant, celui qu'on remettait le lendemain. On fait encore ça aujourd'hui, sur les radiateurs. Il n'y avait pas énormément de haies, ici, et c'était rare de voir du linge étendu dessus. Je n'en ai jamais vu. Ce qu'on faisait, on étendait le linge sur le pré pour le mettre à la remouille. Là, sur la place, dans le pré Hologne. On allait les arroser et les retourner. Maintenant c'est fini ça, la machine fait tout d'un coup, elle lave, elle rince et il n'y a plus qu'à les "met' sètchi".(6) A la remouille sur le pré, on mettait tout : les draps de lit, les mouchoirs, les vêtements d'hiver, les culottes et les serviettes hygiéniques aussi.

Je suis allée travailler à partir de quatorze ans, une fois l'école finie quoi! Je faisais toutes les lessives. Oui, on peut dire que j'étais une laveuse. C'était ma profession. C'est un dur métier que de laver le linge et on a, comme dans beaucoup de métiers, une réputation à tenir. Il n'y a rien à faire, les gens vous faisaient confiance et vous étiez obligée de faire votre possible pour avoir du linge impeccable! Il y avait des gens sales. Très sales. Pas d'hygiène! Je peux le dire, parce qu'on n'imagine pas toujours

ce que c'est d'aller laver le linge des autres. J'en ai fait des places pour aller laver à la machine en bois, à la main jusqu'à huit, neuf, ou onze heures du soir. J'arrivais à sept heures du matin et je repartais qu'il faisait parfois tout noir! Quand je voyais Zoé Cageot (?) qui m'apportait tous les bas et les chaussettes et qu'on avait déjà fait que de laver et bien j'en avais jusqu'au dessus de la tête. Parfois même on allait rincer tout au soir.

Je suis allée à "brâmin"(7) des places : chez Clémence Jaquaille, chez les Dumarteau, à la ferme Thomas. Il n'y avait aucune hygiène. On lavait beaucoup de langes de gosse qui étaient dans un état! Ils laissaient tremper les langes dans des bassines ou des seaux pendant la semaine sans jamais les tordre une seule fois, ni les secouer, si bien qu'on avait toute la grosse saleté en arrivant. Quelle tournée qu'on avait là-bas! De plus, avait des hémorroïdes, elle faisait ses besoins dans des seaux sur le palier et nous, nous allions les vider sur le fumier puis on les nettoyait avec des torches de paille pour pouvoir les utiliser pour aller chercher l'eau. Faire un travail pareil à quatorze, quinze ans, il ne faut pas être fière! Certaines fois, il faisait si noir que je retournais avec la lampe à pétrole. Je passais par les sentiers et je n'étais pas très rassurée. Un soir, je retournais "pa l' voye", (8) je vois deux personnes qui arrivent en vélo, " dji sus rât'min r'vènuwe à l'sins".(9)

On lavait les draps de lit une fois par année, au printemps, il ne faut pas demander les caboulées\* de draps qu'on faisait. Et tourner tout ça à la machine, à la main! Elle durait longtemps la lessive! Et on y allait "co pou né grand'tchauss";(10) 10, 12 francs. Je courais jusque Gimnée, Vaucelle, Romérée pour aller lessiver. Il y en avait plusieurs du village qui lavaient ainsi à domicile et on s'en allait "dès caups achone".(11) On lessivait à deux. Je me souviens d'une place où l'homme était poitrine, on mettait le linge à bouillir dans la lessiveuse et, comme il n'y avait pas de machine, on frottait le linge à la brosse, sur une planche. C'était dégoûtant. Dans les draps qu'il crachait, c'était... oh! Le docteur qui soignait cet homme m'a dit qu'il ne fallait plus venir faire la lessive parce que ça pouvait être dangereux pour moi. Je suis aussi allée lessiver à maintes places à Vireux. Là, en plein hiver, j'allais rincer à la Meuse à six heures du soir. On avait le tablier raide comme du bois. Pendant 13 ans, deux jours par semaine, je suis allée lessiver à la même place. C'était chez le chef comptable de l'usine de Vireux, monsieur Masson. Là, j'étais très bien. Quand madame faisait des galettes j'en avais pour ma mère, ainsi que des oeufs. C'était du beau monde qui fréquentait beaucoup le directeur de l'usine. Ils avaient une fille qui était plus ou moins de mon gabarit et, madame Masson me donnait tous les vêtements qu'elle ne voulait plus porter. Les vieux costumes de monsieur Masson étaient pour mon père. Je dis vieux, mais ils étaient encore impeccables. C'était vraiment des personnes très gentilles et fort aimables. Surtout, ils étaient bien éduqués. Parce que je suis tombée chez des gens

très riches qui n'avaient aucune éducation. Quand ils partaient en vacances à la mer, ils pensaient toujours à me faire un petit cadeau. J'ai d'ailleurs conservé un beau collier qu'ils m'ont ramené. J'y allais tous les mercredis et les vendredis. Je faisais la lessive avec madame, je ne faisais pas de ménage, je nettoyais simplement les chambres le vendredi. Madame travaillait avec moi jusque trois heures et puis je continuais seule. Je faisais le gros nettoyage de printemps : savonner les plafonds, le plancher, les tours de portes et tout ça. Toujours à Vireux, je suis allée travailler dans une auberge. Il y avait quelques pensionnaires. La patronne mettait tremper ses draps à part car elle était poitrine également. Là, on tournait à la machine en bois. Pour aller à Vireux on montait la côte ici, quand il y avait de la neige, on en avait jusqu'aux genoux. A sept heures du matin, "avoys".(12) Je n'avais pas de vélo. Il n'y a que mon frère, chez nous, qui a eu un vélo.

Il y avait deux grosses lessives par année, donc, les toutes grosses lessives, il fallait avoir beaucoup de linge pour faire ça. Comme les draps de lit, par exemple, on ne les lavait pas souvent. On rassemblait tous les gros draps de l'hiver. Le petit linge, celui qu'on utilisait souvent, on le lavait toute l'année. Mais tu n'avais pas du linge à "gogo"(13) comme on a maintenant "Asteur", (14) tu mets une robe, "l'endmwain, tu l'laves dèdjà".(15) On avait un grand cabouilloir\* à la porte, posé sur le feu. Dans le fond du cabouilloir, il y avait une sorte de champignon, comme un tube terminé par un pommeau de douche, l'eau bouillante sortait par au-dessus et arrosait le linge. Je me suis bien brûlée avec ce champignon. En enfonçant les draps avec un bâton pour qu'ils soient bien couverts d'eau, l'eau est remontée d'un seul coup et a giclé par les trous. Pour enfoncer le linge ou le sortir, on utilisait un bâton ou une pince en bois. Pour sortir les draps on les enroulait autour du bâton. Par après seulement on a eu une pince pour empoigner le linge et le rouler autour. Les linges qui bouillent ainsi dans le cabouilloir, ça s'appelle la buée. Une fois sortis du cabouilloir on les remettait dans la machine, on les tournait encore une fois, on les repassait comme on dit. Donc on les lavait une première fois à la machine, ils avaient déjà trempé avant, puis on les tordait, on les mettait à bouillir dans le cabouilloir avec du savon noir, et on les repassait encore une fois à la machine. C'était une machine en bois avec une barre au milieu qu'on tournait à deux. On mettait l'eau à la main. De temps en temps on ajoutait un peu d'eau du cabouilloir pour la réchauffer. Une fois repassés, on tordait les draps, puis on allait les mettre à la remouille. La remouille sert à blanchir le linge. On l'étendait bien à plat sur l'herbe et de temps en temps, quand le temps était trop sec, on l'arrosait. On le mettait d'un côté, puis, un peu plus tard, on allait le retourner. On faisait ça dans le verger sur la place, le verger d'Hologne, celui qui a une grille et qui se trouve à droite du café. Une fois la remouille terminée, on allait rincer au bac. Il n'y

avait pas de meilleure place pour rincer, toutes les places étaient bonnes et les bacs étaient toujours servis par de l'eau claire. Moi, je préférais les bacs du petit culot, parce qu'au "Buc", il y avait un bac en-dessous et un au-dessus. C'était des bacs en pierre. Celui en-dessous était tellement bas, qu'on devait se mettre à genoux. Dans le bac au-dessus il fallait pomper l'eau. Les bacs du culot étaient abrités par un toit. Ils étaient à bonne hauteur et servis par un tuyau central qui donnait toujours de l'eau claire. Parfois, on se dépêchait à mettre les draps sur le côté parce que les vaches arrivaient pour boire, elles ne se pressaient pas et on était bien retardées. Quand je rinçais pour la ferme Thomas, je retournais parfois à onze heures du soir tellement il y avait un paquet de draps de lit, une bonne douzaine au-moins. Les grosses lessives d'hiver, c'était en général les gros draps qu'on ne savait pas laver en hiver et qu'on laissait sur le côté jusqu'au printemps. Quand j'allais à Vireux, c'était en plein hiver, tant que l'eau ne gelait pas, je rinçais à la Meuse, jusqu'au soir. Là, il y avait des lampes. A certaines places, on lavait à la porte. Chez Marie Bercy, à l'auberge, je me souviens des taies à petits carreaux rouges, elle ne mettait pas de taies blanches, on lessivait à la porte. Il y avait des gens qui étaient autoritaires et bornés. Des gens qui vous considéraient comme une moins que rien. J'en ai parfois bavé. Non seulement ça ne suffisait pas de nettoyer les saletés des autres mais il fallait encore subir leur mauvaise éducation. Laveuse à domicile, c'était un vrai métier de chien! Je suis allée chez un docteur, chez les Sècherè. La femme ne voulait pas qu'on frotte les vêtements à la brosse de peur de les user. On apportait une brosse et une planche en cachette et, quand elle avait le dos tourné, parce qu'elle venait encore bien nous surveiller, on se dépêchait à broser les cols et les poignets à fond. De temps en temps, il y en avait une qui surveillait si madame n'arrivait pas.

Elle avait des draps gris et fort raides. Le docteur, lui, était un "mannè cuchè".(16) Oh! Elle n'a pas dû être fort heureuse avec lui parce que c'était un fameux coureur de jupons. C'était un "tchaud lapin".(17) Il a fini par la quitter. Il y avait une servante de Mazée qui travaillait chez eux, Gabrielle. Gabrielle avait regardé par un petit trou dans les vitraux de la porte, et elle les a vus! Elle n'a pas hésité, elle a vendu le pot aux roses à madame. Puis sa mère est venue habiter avec lui, eh bien, il a couché avec sa mère ce con là. Si, si, si on l'a su tout le monde. BOH! C'était un sale type ça. Il allait accoucher, il partait avec sa grande fraque toute dégueulasse. Avant de rentrer, il allait le long du chemin de fer, là, il y avait du charbon, il en bourrait plein ses poches, puis il le déversait dans la charbonnière en rentrant. BOH! Quand il allait à la chasse avec des camarades, il revenait avec des bêtes et toutes les peaux restaient pendues ainsi à la porte. Qué sale docteur! Il n'avait que des sales vêtements plein de trous. Pourtant, sa femme était très propre et regardante! Elle avait du beau linge rangé dans un grand tiroir de lit qui faisait toute la

longueur du lit. Là-dedans, elle rangeait ses draps de lits et ses chemises. Lui aussi avait des beaux costumes qu'il ne mettait jamais. Il préférait rouler avec sa vieille fraque toute dégueulasse et ses jambières. Il venait ausculter ma mère pour 40 sous français. Leur servante, Augustine, buvait. Moi, je ne savais pas qu'elle buvait comme ça. Un jour, il y avait du bouillon, la servante va nous en chercher une bonne tasse avec un bon croûton. On s'assied par terre pour manger. Après un moment, madame vient : - Vous avez déjà mangé Augustine ?

Augustine : - Oui, Madame.

Madame soulève le couvercle du poêle et voit qu'Augustine avait jeté la nourriture dedans. En fait, elle n'avait pas su manger, elle était saoule. Dans sa tasse, il n'y avait pas de bouillon... c'était du vin! Madame a dû mettre les cadenas sur la porte de la cave. Une fois j'ai été malade, ça ne m'arrivait pas souvent, monsieur me dit : - allez vous reposer une heure sur le lit d'Augustine. Ils m'ont décompté l'heure!

Pourtant, c'était des gens riches. En fin de journée, je suis rentrée à pied, j'étais toujours souffrante, il ne m'a même pas proposé de me reconduire jusque Mazée. Pour un docteur! Il avait deux, "coumères co",(18)

Quand la servante allait faire des courses, tout était marqué et compté. Un jour, nous étions occupées à manger notre casse-croûte et les enfants étaient là devant nous, est-ce que j'oserais bien le dire? ... Occupés à déféquer chacun dans leur vase. Ils n'avaient pas de respect pour nous. C'est honteux. Il fallait bien y aller travailler mais ... Il y avait un grand piano à queue et une des maîtresses du docteur était cachée en-dessous. Sa mère arrive, elle portait toujours des sabots, il lui a crié : - reste là ... Il ramenait du lapin de la chasse, madame le faisait cuire et ils le mangeaient comme ça sans rien d'autre, pas une pomme de terre, pas une petite salade.

### La lessive et le monde masculin

Quand on mettait à la remouille sur le pré, en général les hommes étaient au travail. Ceux qui passaient ne regardaient pas le linge, non. Ils avaient leur boulot et nous le nôtre. Pourtant on mettait tout, les serviettes hygiéniques, les culottes, tout! Mais les hommes ne s'occupaient pas de ça!

cabouloir : chaudron

(1) quel moyen de laver ainsi!

(2) la brouettée de draps

(3) était tombé des grelons terribles

(4) arrivait une bonne pluie, tu pouvais bien filer vite et laisser tout là

(5) parler une miette, miette : tout petit peu

(6) mettre sécher

(7) beaucoup

(8) par la route, la voie

(9) je suis vite (en vitesse) revenue à la ferme

(10) encore pour pas grand chose

(11) des fois, parfois ensemble

(12) partie, en route

(13) grosse quantité

(14) maintenant, à cette heure

- 
- (15) le lendemain, tu la laves déjà  
(16) sale cochon  
(17) chaud lapin, coureur de femme  
(18) femmes encore

**Marilène QUINET**

